

orateur de l'antiquité. L'effort est parfois pénible. Mais il y a un vif intérêt dans le roman ou plutôt dans la succession de tableaux qui compose cette monographie. L'histoire finit banalement, comme dans la vie réelle. Les coups de revolver, les suicides, les empoisonnements sont rares, heureusement, dans la réalité : ils n'en constituent pas moins la monnaie courante des mille romans que pond à la vapeur la race exécrable des feuilletonistes en vogue. Rien de semblable chez M. de Goncourt. Il a conscience de sa dignité d'écrivain et la respecte scrupuleusement.

Mais il est un point sur lequel je me montrerai plus exigeant : c'est la question de la langue. Loin de moi la pensée de contester en quoi que ce soit la liberté illimitée de l'écrivain. « Qu'il soit bien entendu, dit à ce propos M. de Goncourt dans la préface de *Chérie*, qu'il n'existe pas un patron de style unique, ainsi que l'enseignent les professeurs de *l'éternel beau*, mais que le style de La Bruyère, le style de Bossuet, le style de Saint-Simon, le style de Bernardin de Saint-Pierre, le style de Diderot, tout divers et dissemblables qu'ils soient, sont des styles d'égale valeur, des styles d'écrivains parfaits ». Conception pleine de justesse. Mais en même temps il y avait le style du Pays, le *plaisant bouffon*, le style de Colletet, de Scudéri : et de tous ceux-ci la langue est enfouie dans un oubli profond dont rien ne saurait la tirer. Que lui manquait-il, pour passer elle aussi, à la postérité ? Il lui manquait les qualités dominantes de notre langue française, la clarté et la simplicité. Et c'est justement par là que pêche la prose des frères de Goncourt. Tourmentée, tiraillée pour arriver à produire un effet qui n'est plus inattendu, parce que longtemps d'avance le lecteur l'a pressenti, torturant le substantif dont elle veut faire jaillir l'adjectif ou le verbe, elle se traîne au milieu de l'embarras des phrases incidentes et de l'entassement des mots. Il est telle page dans la *Faustin* dont j'ai vainement cherché à démêler le sens et à disséquer la texture ; il en est plus d'une dans *Chérie* qui prête le flanc à la critique.

Voilà quel est le reproche qu'on peut le plus justement adresser à M. de Goncourt. En cherchant la vérité dans le style comme dans le fond même du roman, n'a-t-il point pris une fausse route ? Et le prétendu naturalisme de sa phrase ne serait-il pas, mis à la scène par un Molière contemporain, la *préciosité* du XIX<sup>e</sup> siècle ?

CH. L'AVENIR.

LETTRES SUR L'ADRIATIQUE ET LE MONTÉNÉGR0, par XAVIER MARMIER,  
de l'Académie française. — Paris. Victor Havard, éditeur, 1884. — Un vol.  
in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

M. Marmier, l'aimable conteur que l'on sait, a visité, il a une trentaine d'années, cette région fort curieuse, paraît-il, et peu fréquentée, malgré cela, par les touristes, qui forme la côte orientale de l'Adriatique. Son voyage, publié sous forme de lettres, dans une Revue de l'époque, paraît aujourd'hui en volume. Bien que pas mal de choses aient changé d'aspect depuis le temps où l'auteur parcourait la Dalmatie et le Monténégro, son livre n'en est pas moins plein d'intérêt par le grand nombre de souvenirs historiques qu'il réveille et par les études sur les mœurs et la littérature des pays qu'il a traversés. Le ton du narrateur est d'une charmante bonhomie, ses idées sont généreuses et élevées, son style coulant et facile. Il n'abuse pas de la description, sait varier agréablement son